

Nadia Yala Kisukidi

La dissociation

« Je me méfie
de la lumière qui
baigne le monde.
Je me méfie
des horizons.
Ces mensonges
qui imposent leurs
recoins d'ombre,
limitent le regard.
J'appartiens
à la brume.
J'appartiens
à la nuit. »



LA DISSOCIATION

NADIA YALA KISUKIDI

LA DISSOCIATION

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e

La citation page 73 est tirée de l'ouvrage
de Marcus Rediker et Peter Linebaugh *L'Hydre aux mille têtes,*
l'histoire cachée de l'Atlantique révolutionnaire,
traduit par Christophe Jaquet et Hélène Quiniou,
paru aux Éditions Amsterdam en 2008.

ISBN 978-2-02-149413-6

© Éditions du Seuil, août 2022

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

J'ai des Idées ! Des Idées terribles et radicales ! Elles me font trembler, dès que j'y pense avec trop de passion. J'aurais pu haranguer les foules. Agiter les masses. Faire brûler de fièvre les vipères et les cafards !

L'esprit déboulonne le monde, il disloque les corps. Mais on se moque. On se moque encore !

Lève le poing et trinque avec moi : « Piétine celui qui te brime et tu seras libre ! » C'est ce que j'ai crié, hier. Au milieu des maisons de briques, qui redoublaient d'efforts pour ne pas s'effondrer. Alors que les ouvriers de l'usine se mettaient à chanter.

Écrase la misère comme le cancrelat ! L'impératif évident comme l'étincelle d'un regard.

De ma misérable existence, je tire un manuel de combat. Il jaillit comme une foule-carnaval. Fanfare désordonnée, qui fume et qui boit. Au loin, je vois une terre nouvelle. Je jette mon verre, le vent se lève. La vermine est prête, se cabre. L'attente est finie. En route, gueules de joie !

PARTIE I

Mouvement

Ceux qui rient, ceux qui disparaissent

CHAPITRE I

Le voyage

1.

Je suis née dans une ville d'Europe. Ces villes ont toutes les mêmes rues, les mêmes architectures, les mêmes haines, les mêmes frousses. Elles grondent sous les pavés, sous les places fleuries et ombragées. Fracassent les avenues bourgeoises et opulentes ; pourrissent dans la misère des faubourgs.

Les mâchoires se déboîtent, gigantesques, désarticulées et murmurent une première histoire. Je ne connus pas mes parents. Ils furent très tôt emportés. La maladie ? Un accident ? L'inquiétude bande le front. De leur existence, je ne sais que peu de choses.

Je suis née dans une ville d'Europe. Pleine d'industries, de jardins, de beauté. De visages urbains, de bâtiments de fer et d'acier. Des femmes et des hommes y dessinèrent des cartes, y découvrirent des gisements. Ils fondèrent de grandes entreprises, qui rapportèrent gloire et argent.

Je fus recueillie par ma grand-mère. À l'âge de deux ans. Dans une maison de briques d'un quartier ouvrier.

Des ciels bas et blancs. Un brouillard continu tout au long de novembre. Je me rappelle encore les silences. Le deuil qui s'effondre. Ma grand-mère restait hantée par le souvenir de son unique enfant. Les dates anniversaires fleurissaient comme des tombeaux.

La Seconde Guerre avait brisé cette femme. La disparition de sa fille, des années plus tard, la détruisit pour de bon.

Dès les premiers mois du conflit mondial, un tir d'obus faucha son mari. Juste avant l'armistice – comme une malchance. Quand la paix des lâches fut proclamée, on se mit à hurler, partout, qu'il fallait régénérer le pays. L'âme de la nation avait été gâtée par le socialisme et la juiverie. On devait retrouver des valeurs essentielles. Capituler, un mal nécessaire.

La grand-mère portait autour du cou un médaillon de sainte Rita – sainte de l'Impossible. Elle n'avait jamais cessé de prier. Malgré la désolation, la vie se développait dans son ventre. Une vie qui frappait du pied et défiait le vrombissement des bombes et des canons. Ma mère naquit au milieu de la guerre. Sans père. Dans un monde qui ne rêvait que de ruines. Elle devint l'objet de tous les dévouements, de toutes les attentions. Une naissance est une bénédiction.

La guerre se termina. Enfin, le printemps. Un homme se présenta sur le seuil de la porte. Un voisin. Il s'agenouilla et demanda ma grand-mère en mariage. Les arbres étaient en fleurs. Un vent nouveau soufflait, qui annonçait les jours heureux, l'abondance. Qu'il aurait été bon de

continuer comme si tout était possible. Comme si on pouvait recommencer les projets de famille, de foyer. Mais reprendre le fil, c'était effacer la mémoire des sacrifiés qui ne méritaient pas l'oubli. Ce jour-là, ma grand-mère recula un peu et referma doucement sa porte. Elle décida que son existence serait consacrée au souvenir et au futur naissant – sa fille. Son seul et unique enfant. Elle ne connut plus les hommes, ni leurs bêtises, ni leurs baisers. Ni leurs tirades, ni leurs mensonges. Fini l'amour, la vie frivole. Elle oublia ce que c'était que d'avoir un corps, qu'on touche, qu'on caresse et qu'on embrasse. Elle oublia les nerfs, la fatigue et la fièvre. Moi-même, quand j'y pense, durant toute mon existence, je n'y prêtai guère attention. Je fus souffle, je fus esprit. Avalant l'haleine des songes et du monde – sans jamais sentir ni les textures, ni les visages, ni les peaux.

Ma grand-mère connaissait tous les gestes de la maternité. Quand elle m'accueillit chez elle, elle sut comment me bercer. Comment calmer mes pleurs. Il y a mille manières d'être mère. Pour elle, enfanter n'était que sacrifice. Car elle le savait : votre progéniture, la vie vous l'arrache. Il fallait l'accepter comme une sagesse et se consacrer à son rôle, sans penser aux départs. Être mère. Posséder un cœur dans un monde sans cœur. Où même le fruit de vos entrailles pouvait partir et oublier le sein qui l'avait nourri.

Les mains de ma grand-mère autour de ma taille, pour serrer le nœud de ma robe. Le gant d'eau froide qu'elle passe chaque matin sur mon visage pour me laver. Le

lait chaud au miel la semaine et la poudre chocolatée le dimanche. Les chaussettes mille fois reprises. Mille fois. Mille attentions, mille dévouements.

Mais, les histoires ont une fin. Pas toujours, je le sais. Dans mon cas, il fallait pourtant le reconnaître, il existait quelque chose comme une loi naturelle, immuable – qui ne fut jamais démentie. Les grandes joies sont anecdotiques.

À l'âge de dix ans, ma grand-mère dut se rendre à l'évidence. Je ne grandirais plus. Mon corps avait arrêté, volontairement, sa croissance. J'étais petite ; et j'étais condamnée à le rester. Je verrais le monde d'en bas, n'aurais pour seul horizon que les jambes des passants. Leurs chevilles et leurs mauvais souliers.

Cet arrêt subit suscita toutes les inquiétudes. Et même, une certaine détresse. Il y eut, d'abord, la valse des médecins et des spécialistes. Les mots compliqués de l'encyclopédie pour déterminer les ratages de la génétique. Mais rien. On ne trouva rien. Aucune mutation ne pouvait expliquer la fin de ma croissance. *Achondroplasie*. *Hydrocéphalie*. Aucune atteinte rhizomélique. Les proportions de mes membres et de mon visage étaient normales. Pas de défaillance cognitive. J'étais une énigme. On me mesura, on prit la taille de mon corps, de mon crâne. J'ouvris à plusieurs reprises la mâchoire. On regarda, au fond de mes entrailles, si une tumeur maline n'était pas venue s'y loger.

Les auscultations, multiples, n'apportèrent aucune solution. Quand le corps fut épuisé par les questions auxquelles

il refusait obstinément de répondre, on s'attaqua à mon esprit. Dernier recours. Si l'anomalie qui affecte le corps ne se voit pas, c'est qu'elle est morale.

Il y eut alors les pédiatres, les psychologues. On revint sur la mort de mes parents. Le manque, l'absence. Un traumatisme, qui ne s'exprimait pas, qui avait certainement malmené mon corps. Mais je ne souffrais pas. Pas que je sache. Et mes sourires, mes dessins, désenparèrent plus d'un expert, qui n'y trouvèrent rien d'autre que les amusements de l'enfance.

Pendant un an, on chercha. Et, il fallut l'admettre, on ne découvrit rien.

Ce furent peut-être les lacunes du savoir médical, ses impuissances, qui expliquèrent les premiers déraillements. Ma grand-mère devint sombre. Elle crut d'abord que tout était sa faute. Preuve des mauvais gestes d'une mauvaise mère. Elle reprit une à une les différentes étapes de mon éducation. M'avait-elle serrée trop fort ? Mon lit avait-il été trop petit ? Ma nourriture ? La pollution de l'usine où elle travaillait était-elle en cause ?

La grand-mère s'enfonça petit à petit dans une folie qui devait nous séparer. Ce que médecins et psychologues n'avaient pu comprendre, elle s'engagea à le découvrir par ses propres moyens. Je finirais par grandir.

Un jour, quoi qu'il arrive, je serais grande.

C'est ainsi que la science fit son entrée triomphante dans notre demeure. La grand-mère se mit à m'analyser. Elle lut, se documenta. Se prit de passion pour l'étude du comportement. Se demanda si l'influence

du milieu et de l'éducation pouvait corriger les ratés de la nature.

Elle dépouilla tout son arbre généalogique, tenta d'y repérer d'éventuelles anomalies, enfouies dans le secret des familles. Un grand-oncle oublié. Une arrière-grand-mère cachée. Mais sur plusieurs générations, la famille n'affichait que vigueur et santé. Aucun tuberculeux. Aucun pied-bot. Aucune arriération mentale. Tout témoignait en faveur de l'excellence de son sang. Mes défauts étaient forcément le produit d'un patrimoine étranger. Mon père fut alors pointé du doigt. Mon père. Celui qui lui avait volé sa fille et qui, avec elle, s'était enfui dans la nuit. Le fautif.

Ce que je savais de ce père ? Peu de choses. Dans les récits, il était dépeint comme un intrus.

La grand-mère avait élevé sa fille seule. Elle avait financé des études, beaucoup trop chères pour son salaire. Elle avait accompli, disciplinée, son devoir. Au nom de la mémoire de son époux, volé par la Grande Histoire. Elle nourrissait de la rancœur contre ces forces abstraites et froides qui rayaient d'un trait les anonymes. Durant des années, elle entretint le souvenir du père auprès de sa fille. La fillette avait pu grandir dans un bonheur relatif, tissé d'ombres et de fables, porté par l'image fantomatique d'un héros de guerre.

Mais le récit familial dut subir une attaque. Et de cette attaque, il ne se releva pas. Un intrus fit irruption, séduisit la fille chérie. Les mises en garde de la grand-mère

n'eurent aucun effet. La gamine se laissa éblouir. Pendant deux longues années, mère et fille ne s'adressèrent plus la parole. Deux longues années... À cause d'un homme. La grand-mère n'aurait jamais pu imaginer cela : elle ne connaissait plus l'amour. Les corps. Elle avait négligé ces choses, oublié leur ivresse, leur puissance. Mon anatomie n'était que le produit de cette histoire. Le malheur peut s'abattre sur une maison plus d'une fois.

Les premiers mots de la folie furent les mots de l'injure, de la méchanceté. Ma grand-mère trouva un article dans un magazine sur les gens de petite taille, qui vivaient dans le centre de l'Afrique. *Les Pygmées*. Elle se dit que le problème venait bel et bien de là. Mon père devait avoir des ancêtres issus d'une tribu de chasseurs-cueilleurs. Petits êtres à la peau noire, dont la morphologie était l'effet d'une adaptation au milieu, aux lianes, à la jungle, aux arbres gigantesques.

L'hybridation avait produit un fruit gâté. J'avais hérité d'un ensemble de tares venues de pays lointains. De races inconnues, de peuples aux mœurs inimaginables et surprenantes. Le monde était un grand tableau, où se dessinaient similitudes et correspondances. Une faute morale possède toujours son équivalent sensible. Il suffisait de déchiffrer les signes qui se lisaient sur mon corps. Des signes barbares.

Les lois de l'évolution l'ont montré : le macaque n'arrive pas à la cheville de l'Homo sapiens sapiens. Tes

grimaces, tes mimiques ne sont pas la genèse fantasmée du langage articulé.

L'articulation est la marque d'un esprit vif ; elle requiert les premiers balbutiements d'une pensée. Et, la pensée, elle n'a rien à voir avec les déformations simiesques de ton visage. Son lieu, c'est le cerveau, la boîte qui te manque ou qui s'est accrochée à tes pieds.

OÙ LE GIBBON SERT LA MAIN DU NÉGRILLON ET LUI FAIT LES YEUX DOUX

Éblouie par des analogies insoupçonnées entre tel type humain et tel type animal, ma grand-mère se noya dans l'univers grisant du langage. Les mots de la science et des savants. Les mystères non résolus. L'étonnement devant les merveilles de la nature.

Il existait une intelligence première, supérieure, qui sut ordonner le monde avec harmonie, agençant les langues, les paysages, les couleurs. Il suffisait de scruter le ciel, d'être à l'affût des signes. Prendre la mesure de notre petitesse sous l'arc des étoiles. Les lois du cosmos proposaient une explication, qu'il fallait élucider. En les étudiant, on pouvait comprendre les causes de ma morphologie.

Pourquoi ce corps, noir comme la pluie et l'éclair, avait refusé de grandir.

2.

J'appris à distinguer la consistance de l'épiderme. À chérir les échines souples et grasses. À détester les muscles qui gonflent et tendent la peau. Je préférais les textures molles, qui préviennent les chocs, les coups. Les physiques qui permettent de rebondir.

C'est à l'école que je fis cette grande découverte. Au collège, d'abord – celui sur la route de l'usine. Une bande de mioches m'attendait toujours devant la grille. Ils frappaient dans leurs mains, applaudissaient le spectacle qui chaque matin ravissait leurs regards. « *La naine !* » « *La naine !* » « *Si on touche tes cheveux, ça porte bonheur !* »

Ma tête voyageait de corps en corps. De mains en mains. Une claque. Un coup. Un crachat. Et au milieu des claques, des coups, des crachats, je percevais la moiteur des paumes. Les peaux souples et cotonneuses. Les hygiènes douteuses, les transpirations. Je découvris également que je n'avais pas de force dans les jambes. Quand je leur ordonnais de courir, elles restaient figées. Comme s'il n'y avait aucune connexion entre mon cerveau et mes membres. S'il réclamait la fuite, mes pieds demeuraient sur place, désobéissants.

Au cœur des battues et des bagarres, je fis ainsi une étrange expérience, celle de la dissociation. Je n'étais pas une, mais deux. Il y avait ce corps, qui ne réagissait pas toujours, et mon esprit – alerte, puissant. Quand ma carcasse s'étalait par terre, rouée de coups, mon esprit se

redressait, triomphant. Il lançait des injures aux combattants, poursuivait les assaillants, les plaquait au sol. Dans ma tête, je gagnais tous les combats. L'histoire changeait de tournure. Écrasée, affalée, je renaissais. Et ma bouche, armée comme mille gueules, crachait du feu sur les ennemis.

*Honore la Naine. Crie ses exploits.
L'étendard de la Noiraude,
À qui il fut donné un bouclier merveilleux.
Frappé par la foudre.*

Ma taille était un don des dieux. Je me faufilais parmi les vivants, esquivais leurs figures glacées. Quand je voulais observer les yeux qui me scrutaient, je devais lever la tête. Mais je préférais regarder au ras du sol. Analyser les démarches, les maintiens. La position des pieds dit toujours plus qu'un visage. J'aime quand les pointes se touchent et annoncent une timidité, un repli, un désir de protection.

Les années collège furent pénibles. Au lycée, je disparus complètement. J'étais invisible. On ne me voyait plus. On ne me frappait pas. Je retrouvais ma grand-mère tous les soirs. Elle m'étudiait attentivement, prenait mes mesures. J'étais toujours aussi petite. Malgré les potions qu'elle préparait. Malgré les plantes, les épices, qui assaisonnaient boissons et potages. Aucun miracle. Seule la forme de mon crâne la rassurait. L'équilibre maintenu

des proportions. J'étais minuscule, mais je n'étais pas difforme, se plaisait-elle à répéter.

L'année de mon quinzième anniversaire fut marquée par l'exercice de la girafe de Lamarck. Ma grand-mère lut dans un magazine que les girafes avaient un long cou, parce qu'elles avaient dû se redresser pour chercher leur nourriture dans les arbres. Son sang ne fit qu'un tour. Il fallait exercer une contrainte mécanique pour que mon corps se mette à grandir. Je devais évoluer dans un monde où tout était hors de portée. La maison se transforma en un piège, où plus rien ne fut accessible. Les aliments, les plats, en hauteur. Les produits dans la salle de bains, rangés sur le dessus des armoires.

Sa seule amie, Odette, venait parfois nous voir. Elles travaillaient ensemble à l'usine. Côte à côte, depuis dix ans. Odette habitait notre rue, avec son mari et ses deux fils. Elle avait toujours accompagné ma grand-mère, l'avait soutenue. Solidaire, elle découpait les articles des pages « santé » des magazines. Elles partageaient un certain attrait pour le savoir, parce qu'il fallait bien me guérir. L'exercice de la girafe, d'ailleurs, c'était un peu sa faute.

La science n'avait pas vraiment d'histoire. Toute connaissance était bonne à prendre. Si les chercheurs du temps présent ne trouvaient pas de solutions, elles devaient se cacher dans quelques théories passées. Il était impossible d'échapper aux regards. En réaction aux auscultations domestiques, s'affina mon talent pour la dissociation. Pendant qu'Odette et ma grand-mère me

détaillaient, je disparaissais, je filais, je m'effaçais derrière mes grands yeux noirs. Je n'existais plus ni pour elles, ni pour le monde. Mon visage, tel un masque, réagissait aux intonations de leurs voix ; il mimait l'acquiescement, la désapprobation. Pourtant, j'étais ailleurs. J'étais très loin. À mille lieues d'elles. Dans l'espace intérieur, il n'existait ni calculs ni mesures. Rien ne se quantifiait, ni ne se chiffrait. Aucune taille n'était trop grande, aucune jambe trop petite. Et les couleurs qui frappaient la peau formaient un nuancier sauvage, rebelle aux hiérarchies.

Ainsi, je découvris un Royaume. Aucune règle n'ordonnait la vision, le champ du visible. L'œil, lui-même, ne cherchait plus à voir. Brûlé par l'intensité de la nuit.

La maison de briques était devenue une prison de langages. Les mots, les phrases sortaient, pêle-mêle, d'encyclopédies, de séries télévisées ou de revues scientifiques. Des enchevêtrements, des assemblages, des agrégats de symboles, de signes. Des listes, continues, indéfinies. *Noir... comme la suie. La progéniture du cygne. Le bois d'ébène. Le carbone et la tristesse. La corne des pieds. La poussière des villes. Un nuage menaçant. La fourrure des panthères. Les lettres de l'alphabet. Le regard du singe.*

Bientôt, ma grand-mère perdit son emploi. Odette ne mit plus les pieds chez nous. La détresse des autres collait comme la poisse. Nous nous retrouvâmes sans ressources. Une vie de petits riens commença. Ma grand-mère acheta une bonne machine à coudre Singer et se lança dans les retouches à domicile. Patrons et habits s'accumulèrent

dans le salon. Avec ses maigres économies, elle acheta une deuxième machine. Quand je rentrais du lycée, je m'installais à ses côtés. J'exécutais, comme un métronome, des points de couture. Le son de sa voix recouvrait parfois le bourdonnement de l'appareil. J'entendais les récits, les égarements, qui maltraitaient, chaque jour un peu plus, la frontière si mince, si fragile, entre raison et folie.

3.

Colibri ! Racaille ! Caïman ! Lianes entrelacées au cœur des forêts vierges !

Comme il est beau le monde ! Comme c'est beau, Seigneur, tout ce que tu as donné aux sauvages et aux hommes.

Comme il est beau l'univers ! Enchanté, par les croyances spontanées des peuples primitifs.

Leurs rituels et leurs magies. Les grands totems qui se dressent à l'entrée des villages.

Pour ceux qui ne connaissent ni la technique, ni la science, ni le savoir.

Ils vivent et ils dansent sur les rythmes souterrains.

Et épousent le corps,

Et épousent la terre,

Embrassent le tonnerre et le vent.

*Suivent les saisons – guidés par le langage des cycles
et des jours.*

*Pourtant, ils n'ont pas su récolter. Les terrains sont
restés en friche. Aucune moisson n'a porté ses fruits.*

*Et ils pleurent. Pleurent avec leurs larmes sur leur
infériorité.*

Pleurent sur leur misère comme de grands enfants.

*Je les entends. Parce qu'ils parlent fort. Avec leurs
langues si vilaines.*

Je les entends entonner le chant des victimes.

Le chant de ceux qui n'ont rien.

*Le chant de la cigale qui n'a pas travaillé. Qui a joué
tout l'été. Pendant que d'autres se démènent. Labourent
le sol et créent les usines.*

Fabriquent l'électronique et la machine à vapeur.

Trouvent le médicament qui soigne et arrêtent la guerre.

*Gronde, gronde la jalousie des sauvages. Gronde,
gronde leur ressentiment.*

*Je vois leurs yeux pleins d'envie, devant les verroteries
et les colifichets. Prêts à vendre leurs frères pour du métal
ou du plastique. Prêts à vendre leur âme à un diable plus
puissant que leurs fétiches. Plus puissant que les sculp-
tures inquiétantes qui ornent leurs villages. Leurs huttes,
leurs cases, leurs maisons de paille.*

Colibri ! Racaille ! Caïman !

Alors ils se vengent, en se mélangeant.

En traversant les mers, sur des embarcations de fortune. Pour rejoindre les terres d'abondance et s'y multiplier.

Ils franchissent la muraille des flots. Ils échouent sur nos terres et sèment la zizanie.

Nos femmes seront grosses de leur semence. Elles croiront aux mots doux qui ne sont que des mots de vengeance. Aux paroles mielleuses qui en fait crachent la haine.

Le désir – infini – d'être un autre que soi. De côtoyer le miracle qui s'est épanché sur nos races.

Blanches et belles.

Blanches comme les neiges éternelles.

Blanches comme les Lumières sublimes qui baignent nos villes.

Blanches comme la Colombe dont le vol rassure et apporte la paix.

Blanches ! Blanches ! Le songe d'une étincelle.

*Prenons garde aux drames terribles qui se préparent.
Aux familles déchirées.*

Prenons garde à l'abâtardissement des peuples !

Prenons garde !

Je vous le dis et vous l'annonce. Cette histoire, j'en ai fait les frais. Toutes ces migrations et tous ces déplacements sont nos tragédies futures !

Que pouviez-vous vraiment, sainte Rita ? Un médaillon autour du cou ne suffit pas à apaiser les peines. Un ex-voto ne ramène ni les maris ni les filles disparus. Il restait les mots, leurs pouvoirs, les gestes répétés comme un marteau qui frappe. Raccourcir les jupes, faire des ourlets. Coudre, repriser. La maison s'affaissait sous les chutes de tissus et les hallucinations. Le monde, coincé entre les cours étroites et les briques rouges du quartier. Les gamins faisaient du vélo ou jouaient aux billes sur le pas des portes. Assises devant chez elles, des familles entières attendaient parfois le passage du temps.

À la sortie de la ville, il y avait l'usine. Elle avait abandonné de nombreux travailleurs. Dans notre rue, une frontière invisible s'était dessinée entre ceux qui n'avaient pas été licenciés et ceux qui restaient à la maison. Ceux qui, le matin, avaient des raisons de s'affairer. Ceux qui, comme ma grand-mère, faisaient semblant de continuer. Avant de se coucher, elle préparait son thermos de café et ses biscuits. Une pause à treize heures, puis le travail jusqu'à dix-huit heures. Il fallait ranger, ensuite, les dés à coudre et les aiguilles, replier les mètres et les patrons. Avant le dîner devant la télé et le sommeil autour de vingt-deux heures. De nouvelles pièces s'amoncelaient chaque jour et attendaient une retouche. Nos clients semblaient habiter des espaces imaginaires... D'où venaient tous ces vêtements, aux coupes désuètes, aux tissus épais ? Ils sentaient l'humidité, le renfermé. L'odeur singulière

d'étoffes qu'on ne porte pas, restées trop longtemps au fond des placards.

Le soir, de la fenêtre de ma chambre, je regardais la nuit tomber sur la ville. J'épiais les derniers va-et-vient des habitants. Au-delà de la route – la route de l'usine –, il devait exister un autre monde. Un lieu où les petits écrasaient les grands. Où les peaux, infinies, étaient riches et belles. Où les toits des immeubles ne s'enfonçaient pas dans la brume. Et où un ciel, triste et blanc, ne s'abattait pas chaque jour sur les passants.

Il devait bien exister un lieu insensible aux mots. Où les langues sont inquiètes. Où les discours ne sont pas privés du bon air de la montagne. De ma fenêtre, je voyais le quartier. Les rues bétonnées. Trois arbres sans feuilles. Solide et noir, minuit venait bousculer les rêves. Ils habitaient encore l'esprit au réveil.

Lève-toi ! Le tyran est mort. Abattu par la foule. La colère des masses n'en a fait qu'une bouchée. Il a pleuré, tu sais. Il a pleuré comme un gosse à qui on donne la fessée. Alors on l'a déculotté devant tout le monde. Grelottant de froid. Et son beau petit cul rose, doux et rebondi. J'en connais qui auraient foutu leur tête dedans, pour avoir bien chaud.

Lève-toi ! Dehors, c'est la joie ! Ça défile dans la rue. Et c'est bon à voir. Ça remue le cœur. Ils ont tué le tyran ! Les masses font la fête. Elles hurlent de joie. Alors, maintenant, lève-toi, je te dis ! Lève-toi !

4.

– J’ai été licenciée.

Odette, debout, devant notre porte. Les traits tirés, le regard coupable. Quand ma grand-mère la fit entrer, elle fondit en larmes. Sans retenue. Distante, ma grand-mère finit par la prendre dans ses bras.

Odette n’avait plus d’argent, plus d’économies. Et des montagnes de dettes... Ma grand-mère la calma, lui dit des choses très douces, comme elle ne m’en avait plus dit depuis longtemps. Des mots qu’elle avait murmurés quand j’étais enfant, avant que mon corps déraile. Odette s’apaisa. Et très simplement, comme une évidence, elle fit son grand retour chez nous. Elle était là tous les matins. Installait sa machine à coudre dans le salon. Elle rentrait chez elle l’après-midi, et revenait le lendemain.

Elle piquait, reprisait. Sous ses doigts filaient les étoffes. Ma grand-mère retrouvait sa compagne de toujours. J’étais exclue de leurs conversations. Leur amitié se transforma en une complicité dans leur démente partagée. Je surprénais leurs échanges. Sans adresse, ni réponse.

Ce fut un long printemps... Les folies prennent des chemins inattendus. Odette tirait les cartes et prétendait lire l’avenir. Il n’y avait rien à attendre. La malédiction remontait aux origines et planait. L’impureté d’un mauvais père – noir comme la suie.

Pourtant, durant ces mois printaniers, au milieu des paroles et de la bêtise, je fis à nouveau l’expérience de

la dissociation. L'expérience fut, cette fois, plus intense. Je n'étais plus seulement deux. Mais bien plus : j'étais un monde, j'étais plusieurs. J'étais une foule.

Je possédais le don du retranchement. Ce don devait me sauver et nourrir la trame de ce récit. Ma tête s'échappait, partait ailleurs. Elle parcourait des montagnes, des paysages glacés. Sondait les sous-sols. Elle traversait les océans, les barrières de corail. Je me demandais combien de mondes elle visitait, avant de revenir, de se réinstaller dans mon corps. Je n'eus jamais la réponse. Mais un jour, elle ne revint pas bredouille. Durant ces mois printaniers, elle rapporta avec elle des Idées violentes et radicales. Elles tendirent mon estomac et me serrèrent la gorge. Comme le vent des cimes qui décolle la roche.

Les Idées ne naissent ni du travail ni de l'étude. Elles ne nécessitent ni lecture ni labeur. Elles surgissent des corps abattus, quand il n'y a plus d'espace pour s'échapper. Elles arrivent, bouleversent l'ordre, ouvrent en grand portes et fenêtres. Une fois, elles se dressèrent au milieu d'Odette et de ma grand-mère. Elles me soufflèrent un long rêve.

Au-delà de la route, au-delà de l'usine, tu trouveras ce que tu n'as jamais connu. Des palais. Des jardins. Un ruisseau, une fontaine... Pour les voir, il faut franchir le seuil. Quitter cette maison. Que tu partes. Au-delà de la route, au-delà de l'usine.

Le printemps s'installait dans le faubourg. Le soleil allongeait les jours, lançait des couleurs incandescentes sur les briques rouges. L'horizon, au-delà de la route de l'usine. Dense comme l'épaisseur du feuillage. Se pouvait-il qu'il y ait effectivement autre chose ?

Dans un coin de la pièce traînait un vieux vêtement, reprisé plusieurs fois. Ce qu'on réparait la veille, on le défaisait le lendemain. La même jupe rouge, la même chemise verte, passaient tous les jours entre nos mains. Coudre et découdre. Des reprises grossières, des coutures en zigzags. Des fils de couleur qui tranchaient avec les imprimés.

Les automates s'arrêtent pour veiller. La vie se réduit au verbe, aux mots s'effondrant sur le sol. Une tour qui tombe, mille têtes qui fuient.

5.

Un homme s'était installé dans la première maison de la rue. Il jetait de la mie de pain aux pigeons. Il partait tôt le matin et rentrait vers cinq heures dans sa voiture de livraison.

Cela faisait deux mois qu'il était le centre des discussions du quartier. Ma grand-mère et Odette colportaient les nombreuses rumeurs. On disait qu'il avait fait de la prison. On l'imaginait coupable de crimes. Sa sale tête. Son visage mal rasé. Des cernes qui cachaient tous les non-dits du grand banditisme. Il ne travaillait pas à

l'usine. On ne savait pas d'où il venait. Sa terre. Son pays. Ses origines.

Personne n'osait s'approcher de lui. On préférait détourner le regard. On changeait de trottoir. Certains disaient qu'il ne parlait pas mais qu'il grognait. D'autres l'avaient entendu détruire tout son mobilier en hurlant. Ce n'était pas un homme. Plutôt un animal – une bête parmi les vivants. Des gens, aux allures louches, défilaient parfois le soir, devant chez lui. Ils ressortaient de la maison quand le quartier ne faisait plus aucun bruit.

J'avais pris l'habitude de traverser cette rue, de raser les murs, pour éviter les insultes, les crachats des enfants du voisinage. Ils n'osaient pas s'aventurer autour de la maison. Indifférente aux on-dit, je m'installais contre sa façade et toisais les gamins d'un œil moqueur. Peureux comme des larves, ils remontaient la rue et inventaient d'autres jeux méchants. Mais une après-midi, je me fis avoir. Je rêvassais adossée au rebord de la fenêtre, quand une mandale m'étourdit et me propulsa sur le ventre.

– C'est toi le monstre du quartier ?

J'eus du mal à reprendre mes esprits. Mais je reconnus l'homme que tout le monde craignait.

– T'es pas belle à voir. D'ailleurs, on ne sait pas vraiment si t'es une fille ou un garçon. Un truc s'est arrêté chez toi.

Il s'approcha de moi, m'attrapa dans ses bras et pressa ma poitrine contre son torse. Il écrasa mes poumons. Aussi longtemps qu'il le put. J'étais fine, légère, comme une feuille de papier qui se déchire. Cette poigne lourde.

L'odeur écœurante de parfum et d'urine. Des hoquets bruyants sortirent de ma gorge. Il me relâcha. Je sentais encore ses bras – des tenailles. Je repensai à toutes les histoires qu'on racontait sur lui. Il se mit à rire :

– Tu peux filer ! Je ne vais pas supporter longtemps ta tronche. Et arrête de coller ton cul contre ma façade.

Le sort possède des tours incompréhensibles. Quand l'homme fit demi-tour, mes yeux virent ce qu'ils n'auraient jamais dû voir. Dans la poche arrière de son pantalon. Mal dissimulée. À peine cachée par sa chemise. Une liasse de billets. Une grosse liasse ! Je n'en revenais pas. Je n'avais jamais vu autant d'argent. Je ne connaissais que les pièces qui tintaient, leur couleur cuivrée ou argentée. Et les billets, souvent, menaient une vie solitaire, au fond de boîtes bien cachées dans un recoin de la cuisine.

De l'argent. Un mois de salaire, au moins, dans cette poche arrière. Cet homme possédait ce que je n'avais pas. Et peut-être plus encore. Il fallait imaginer ce qu'on pouvait faire avec une telle somme.

Je rentrai chez moi, échappai aux regards suspicieux de ma grand-mère et d'Odette, et m'installai derrière la machine à coudre. Alors que la race, la faune, la flore, et les forêts envahissaient, en chœur, notre salon, je pensais à l'argent. Le grand voyage n'était plus un rêve, il était à ma portée. Je devais pénétrer la maison de cet homme, la fouiller, l'éventrer. La mise en œuvre de ce plan m'occupa la fin du printemps et une partie de l'été.

Tôt, un matin, je pris mon courage à deux mains et passai à l'action. Malgré le jour naissant, le vestibule était

encore allumé. La voiture de livraison était garée devant chez lui. J'attendis une dizaine de minutes, et il sortit. Il jeta un coup d'œil autour de lui et démarra son véhicule.

Je restai cachée plusieurs minutes. Je m'assurai que l'horizon était dégagé puis glissai vers la maison. Les battants de fenêtre étaient fermés. Il restait cette porte devant moi. La porte d'entrée. Je m'approchai de la poignée et je découvris que tout était ouvert. Je fus prise de panique. C'était trop simple. Quelque chose clochait. Ou bien il n'avait rien. Ou bien il avait oublié ses clefs. Ou alors, il était vraiment fou et imaginait les pièges qu'on lui tendait. Il existe des êtres qui savent d'instinct qu'ils vont être attaqués. Ils perçoivent le monde comme le terrain d'une agression permanente.

Et tout à coup, une immense mandale. Plus forte, encore, que la première. Je perdis connaissance. Quand je me réveillai enfin, un petit attroupement autour de moi. J'entendis les chuchotements, des murmures. *Elle est morte ? Ça y est, c'est la fin de la naine. Une espérance de vie limitée.*

Je distinguais à peine les visages. Mais l'un deux se détachait nettement. Celui du bandit, un peu plus en retrait que les autres. Personne ne semblait le soupçonner. Deviner qu'il m'avait assommée. Et si cela avait été le cas, on ne l'aurait jamais pointé du doigt, par peur des représailles.

Je me redressai tant bien que mal. On fut déçu de ma résurrection. Il n'y aurait rien à raconter. On avait retrouvé

la Pygmée dans la rue. Et, au bout d'une heure, elle s'était relevée.

6.

Je le sais depuis que je suis née : le printemps est infécond. On l'annonce toujours comme la saison des éclats. Mais c'est surtout la saison des échecs. La sève qui gronde donne de mauvais fruits.

Je me méfie de la lumière qui baigne le monde. Je me méfie des horizons. Ces mensonges qui imposent leurs recoins d'ombre, limitent le regard.

J'appartiens à la brume. J'appartiens à la nuit. J'appartiens aux heures calmes, à la chaleur qui s'éteint. C'est en déclinant, comme la pointe du jour, qu'on retrouve des forces. On devient attentif aux bruissements, aux échos. Ils signalent l'échappée. Le deuil des couleurs et des objets.

Il n'est pas utile de regarder où l'on marche, où l'on pose les pieds. Les astres dévoilent des chemins. La Lune précède le Soleil. L'été ne promet que les sécheresses, les orages violents qui inondent les routes.

J'attendis plusieurs semaines. Quelle idée de m'introduire chez cet homme ? J'aurais dû abandonner. Mais c'était impossible. Il avait de l'argent. Le ventre gonflé comme le coffre d'une banque. Et, s'il n'y avait rien dans cette baraque, il devait forcément y avoir un secret. J'en

étais sûre. Tout cela finirait par rapporter. La route au-delà de l'usine.

J'épiais notre rue, regardais les passants. Les lueurs fanées des premiers jours de septembre. À la maison, tout était devenu fragile. Le service de retouches imaginé par ma grand-mère vacillait et n'attirait aucun client. Même Odette se lassait. Les yeux dans le vide, elle n'alignait plus aucun mot. Tout se compliquait aussi chez les siens. Son homme venait de perdre son travail et ne sortait plus du lit. Ses gosses l'insultaient, la traitaient de bonne à rien. Elle continuait à venir chez nous, pour fuir d'autres problèmes. Elle ne faisait plus de discours, ne tirait plus les cartes, ne s'inquiétait plus de ma taille. Elle me lança même, une fois, plantée derrière sa machine à coudre, un regard de sympathie.

Je devais partir. Je devais trouver ma communauté, une famille. De quoi manger. Travailler ne rapportait rien. Tout le quartier s'était tué au travail, pendant des années. Et la majorité des habitants croupissait désormais dans des maisons au frigo dégarni. J'aurais pu tenter l'illégalité, les trafics, mais je ne possédais pas les clefs de l'entremonde. Je ne connaissais aucun bandit, aucun voyou. J'étais petite. Un objet de foire, d'amusement, pour les uns. Une tête d'esclave, pour les autres.

La liasse de billets ne quittait pas mon esprit. J'étais prête au risque. Les Idées tramaient les pires choses. Cet argent serait à moi.

J'attendis un soir d'octobre. Le mois où les feuilles deviennent rousses, où les premiers froids dissuadent les

Du même auteur

Bergson ou l'humanité créatrice

CNRS Éditions ; coll. « CNRS-philosophie », 2013

Dialogue transatlantique :
perspectives de la pensée féministe noire
et des diasporas africaines
(avec Djamila Ribeiro)

Anacaona Éditions, 2021